

August Hermann Zeiz

**LES JOURNÉES
ROUGES**

Roman

Traduit de l'allemand
par Élisabeth Willenz

La dernière goutte

Partie I

Idée

Liberté! Égalité!

1

L'étudiant en sciences politiques Maximilian Braun fit la connaissance de l'écrivain Thomas Bogen lors d'un ennuyeux cours magistral.

Le contraste entre les deux hommes était saisissant : Maximilian Braun s'habillait avec recherche. Il affichait une mine replète qui respirait la santé. Son aisance verbale reflétait sa capacité à s'imposer.

Le visage de Thomas Bogen portait les marques de la souffrance : il était blême et hâve. Sur ses joues, des taches rouges bien visibles trahissaient la pauvreté et la faim, la haine et l'esprit de rébellion.

Leur rencontre se fit sur une phrase prononcée par le professeur : « Ce n'est pas la liberté qui fait le bonheur des États, mais l'obéissance ! »

À ces mots, Bogen commença à s'agiter violemment. Son visage d'oiseau farouche s'enflamma.

Maximilian Braun l'observa.

– Ça, c'est le comble ! Quelle honte ! grommela Bogen entre ses dents et il serra les poings à s'en faire craquer les articulations.

Braun fit un petit signe de tête en souriant.

- Mais c'est vrai du point de vue de celui qui gouverne.

- Et que faites-vous de la liberté? Et de l'humanité? Où sont-elles passées? Dans le christianisme? vociféra Bogen.

Depuis sa chaire, le professeur fronça les sourcils et suspendit sa phrase. Des étudiants marmonnèrent: Silence! Taisez-vous!

- Celui qui gouverne n'a que faire de liberté, d'humanité ou de christianisme! murmura Braun en rentrant la tête dans les épaules, irrité.

La discussion ne put se poursuivre, car le professeur l'interrompit d'une remarque cinglante. Les étudiants se mirent à protester avec véhémence.

Une fois le cours terminé, tout le monde se leva pour partir et Braun aborda Bogen.

- Vous étudiez les sciences politiques? demanda-t-il pour engager la conversation.

- Oui! répondit d'un ton bourru Bogen, qui n'était toujours pas calmé. Alors, qu'est-ce que vous avez à dire? C'est la théorie que vous défendez? Vous parlez d'un principe! Pfff! On intoxique le peuple!

- Excusez-moi, répliqua Braun avec un sourire, c'est le Grand Électeur¹ qui a eu ce mot.

Bogen le regarda avec stupéfaction. Le sourire de l'autre l'exaspérait.

- Ah... dans ce cas, je me suis laissé induire en erreur.

Bogen fit mine de partir, mais Braun le retint avec

¹ Frédéric-Guillaume de Brandebourg (1620-1688), fondateur de la future puissance prussienne. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

l'énergie de celui qui désire nouer connaissance. Il se présenta. Bogen souleva son chapeau d'un geste bref.

– Puis-je savoir où vous habitez ? insista Braun.

(C'est un mouchard, pensa Bogen.)

Il indiqua le nom d'une lointaine banlieue.

– Mais alors, nous allons dans le même sens ! s'exclama Braun d'un air réjoui. Bogen ne répondit rien.

Il considéra Braun d'un œil inquiet.

– Je ne suis ici que depuis trois jours et je ne connais personne en ville, expliqua Braun.

– Où étiez-vous avant ?

– J'étudiais à l'étranger.

– Ah !

Silence.

Ils poursuivirent leur chemin sans un mot. Luisantes de pluie, les rues brillaient de l'éclat violet des lampes à incandescence. Ils croisèrent un vieux clochard. Braun plongea la main dans sa poche et déposa une pièce de monnaie dans son chapeau.

Bogen le vit faire. Il détourna le regard sans rien dire mais le geste lui resta en travers de la gorge. Puis, tout à coup, il s'exclama avec colère :

– Pourquoi avoir donné quelque chose à cet homme ? Dans quelle intention faites-vous cela ?

Gêné, Braun se contenta de rire.

– Pour être franc, je n'ai pas réfléchi à la raison pour laquelle je lui ai donné une pièce. C'est... c'était peut-être par pitié.

– Et si vous appreniez que cet homme est un escroc ?

– Je ne serais certainement pas furieux de lui avoir donné quelque chose, car je possède plus que lui.

(À cet instant-là, Braun se prit à regretter d'avoir fait la connaissance de Bogen.)

– Détrompez-vous, lança Bogen avec aigreur, j'ignore, il est vrai, combien vous possédez, mais je peux vous dire qu'en mendiant, cet homme gagne quatre cents marks par mois. Vous vous considérez donc mieux loti que ce clochard.

– Je n'ai pas réfléchi à cela. Je me suis plutôt dit qu'avec cette petite pièce, je lui rendais un service.

– Un service ? Ah, bien sûr ! Un service ! marmonna Bogen.

– Hé ! Vous prenez cela beaucoup trop au pied de la lettre, s'exclama Braun, indigné. Cet homme a droit à la pièce que je lui ai donnée car mendier est son métier.

Bogen eut un sourire débonnaire.

– Excusez-moi, si je vous ai agacé avec mes questions bizarres, dit-il en tapotant le bras de l'autre. Vous avez de la considération pour ce mendiant, voilà ce que je voulais vous entendre dire. Cela me satisfait pleinement. Si vous m'aviez dit que votre geste était motivé par votre humeur du moment, je me serais vu contraint de vous dire adieu.

Braun rit avec soulagement. Un timbré, pensa-t-il.

Ils approchaient de la gare centrale. Sur l'arche du pont surplombant une rue en pleine effervescence apparut soudain, sifflante et menaçante, crachant vapeur et flammes, la monstrueuse locomotive d'un train express.

– Vous avez déjà dîné ? demanda Braun.

– Non, je mangerai chez moi.

Braun observa son compagnon à la dérobée. Il remarqua sa gêne et regretta sa question irréfléchie.

– Je vous invite ! s'exclama-t-il aussitôt. Non, ne refusez pas. Je serais heureux que vous m'y autorisiez. Vous me ferez grand plaisir en acceptant mon invitation. Je n'aime pas manger seul. Jusqu'à maintenant, j'ai dû me forcer jour après jour à avaler mes repas, vous comprenez.

– Dans ce cas, je vais être magnanime et accepter votre invitation, répondit Bogen, attendri et ému.

Ils entrèrent dans un restaurant. Lorsqu'ils déposèrent leur manteau au vestiaire, Bogen évita de se regarder dans le miroir. Il eut honte en voyant l'autre ôter ses gants en cuir et découvrir de fines mains blanches.

Ils prirent place à une petite table située dans un coin.

(Il ne veut pas être vu en ma compagnie, se dit Bogen, soudain rempli de haine.)

Braun lui tendit le menu.

– Vous prendrez aussi une bière ?

– Non, merci.

– Du vin, alors ?

– Non, merci.

– Dites-moi ce que vous voulez boire...

Bogen gardait les yeux rivés sur le menu.

– Alors, si vous voulez bien, dit Braun, partageons une bouteille de vin.

Bogen fit oui de la tête.

(Je vais quitter la table, pensa-t-il. Ah, tu veux

m'humilier, espèce de crapule! Mais je n'ai pas encore assez souffert. Je le sais bien. Tu ne perds rien pour attendre, je saurai prendre ma revanche! Ah, tu essaies de m'humilier, crapule!)

– Vous avez choisi? demanda Braun. Et, voyant son invité indécis, il ajouta: Prenez une escalope. C'est ce qu'il y a de plus consistant.

– Va pour une escalope, dit Bogen avec un sourire railleur.

(Tu as réponse à tout. Tu es un monsieur. Un maître. Tu sais parler à ton toutou!!) Bogen murmura entre ses dents. Braun l'observa d'un œil scrutateur.

Le garçon apporta le vin. Braun remplit les verres. Comme ce vin était rouge! Bogen ne se souvenait pas avoir jamais vu rouge si pur, si profond.

– À votre santé! dit Braun en levant son verre. Bogen sursauta.

– Merci, merci, chuchota-t-il d'une voix rauque.

Il sentit la brûlure du vin le long de son gosier. L'irritation le fit tousser.

(Et une humiliation de plus, songea Bogen. Il veut me faire tousser. Mais je ne lui ferai pas ce plaisir. Je vais tout consigner. Tout noter!)

Il se racla la gorge. Son corps s'échauffait sous l'effet de cette boisson inaccoutumée. Il n'avait rien mangé depuis la veille. Il s'empressa de mâcher ses morceaux de viande.

– Vous savez, je ne supporte pas d'être seul, dit Braun tout à trac. Cela me donne l'impression d'être exclu.